LETTRES

A ÉMILIE,

SUR

LA MYTHOLOGIE;

Par M. De Moustier.

SECONDE PARTIE.

Heureux ceux qui se divertissent en s'instruisant!
Télémaque, Liv. 2.

A PARIS,
Chez Cailleau, Imprimeur-Libraire,
rue Gallande, N°. 64.
Et chez les Marchands de Nouveautés.

Avec Approbation & Privilège du Roi.
M. DCC. LXXXVIII.

PRÉFACE.

CET Ouvrage a été accueilli avec indulgence ; cependant, on lui a reproché des négligences, & quelques libertés. Je les ai fait diſparoître, & j'ai écrit la ſuite avec plus de ſoin. Je remercie MM. les Critiques de leurs obſervations, & les prie de me les continuer. Le plus important ſervice qu'on puiſſe rendre à un jeune homme, deſtiné par état à écrire & à parler en public, c'eſt de l'aider à ſe corriger avant l'âge où l'on ne ſe corrige plus.

A ÉMILIE.

Au Château de L... le premier Septembre 1787.

AUTREFOIS, dans ces prés fleuris,
J'écrivois à celle que j'aime.
J'y reviens; mon cœur eſt le même :
Je vous aime & je vous écris.

JE reprends ces métamorphoſes
Dont le récit m'étoit ſi doux!
J'abandonne Thémis pour vous,
Et les Epines pour les Roſes. (1)

NE cherchez point dans ce récit
L'eſprit, le brillant, l'éloquence.
Je ſens bien plus que je ne penſe;
Quand j'ai dit j'aime, j'ai tout dit.

(1) Allufion à un Ouvrage de Juriſprudence, que l'Auteur eſſaye en ce moment.

AIMER eſt toute ma ſcience ;
Je n'appris, en ſuivant mon goût,
Qu'amitié, qu'amour & conſtance ;
On ne peut pas apprendre tout.

VOUS qui, par un art adorable,
Uniſſez la grace au ſavoir ;
Hélas ! conſolez-vous d'avoir
Un ami plus aimant qu'aimable.

L'ESPRIT fait tort au ſentiment.
Si j'avois l'eſprit, Emilie,
Je ne ſerois que votre Amant,
Vous ne ſeriez pas mon Amie.

SI je devois à la Nature,
La beauté, l'éclat, la fraîcheur,
Je paſſerois comme une fleur ;
Ce ne ſeroit plus ma figure,
Et ce ſera toujours mon cœur.

LETTRES
A ÉMILIE,
SUR
LA MYTHOLOGIE.

LETTRE DIX-SEPTIEME.

TANDIS qu'Apollon étendoit au loin l'Empire des beaux Arts, la terreur & la désolation régnoient au pied

du mont Parnaſſe. Junon furieuſe d'avoir vu Jupiter enfanter Minerve ſans ſon ſecours, avoit frappé la terre avec le poing, & de ce coup terrible, étoit né le ſerpent Python. Ce monſtre, depuis le départ d'Apollon, s'étoit établi au pied du mont Parnaſſe, ſur les rivages du fleuve Céphiſe, & ravageoit ces aimables Contrées.

A cette nouvelle, le frère des Muſes quittant ſes ſœurs & la Cour de Bacchus, remonte ſur ſon fidèle Pégaze, vole, arrive, combat le monſtre, & le fait expirer ſous ſes traits.

Cette victoire fut célébrée dans toute la Grèce, & mit le comble à la gloire d'Apollon. On inſtitua en ſon honneur les jeux Pythiens. Ils étoient à-peu-près

ſemblables aux jeux Olympiques ; mais le Génie y partageoit les couronnes avec la force & l'adreſſe. Ces couronnes furent d'abord compoſées de branches de chêne ; mais depuis la métamorphoſe de Daphné, elles furent faites de branches de laurier. Il y avoit un concours de danſe, de muſique & de poéſie. Ces paiſibles combats ſe renouvelloient chaque jour. Le Dieu des beaux Arts y préſidoit, aſſis ſur un Trône de verdure. Il animoit les accents des Bergers, & les grâces des Bergères ; & faiſoit renaître ſous leurs pas, les fleurs & les plaiſirs de l'âge d'or.

En ſortant de ces aimables aſſemblées, les couples heureux ſe diſper-

ſoient dans les bois voiſins, & ſur le penchant des montagnes. L'hymen les égaroit dans ces doux labyrinthes; & durant le calme de la nuit, on entendoit les échos ſoupirer, & les antres murmurer tendrement.

Le bonheur n'eſt ſouvent durable, qu'autant qu'il eſt ignoré; bientôt la Renommée publia celui d'Apollon & de ſes Bergers. Les Dieux même en furent jaloux, & rappellèrent Apollon dans l'Olympe. Le fils de Latône regretta ſon exil, comme on regrette ſa Patrie. Hélas! s'écrioit-il, en verſant des larmes amères,

« Faut-il vous quitter pour toujours,
» Doux aſyle, aimable verdure;
» Où, loin du tumulte des Cours,

» La liberté filoit mes jours
» Entre les Arts & la Nature ;
» Bois où j'aimois à reſpirer
» La paix & la fraîcheur de l'ombre ;
» Antre myſtérieux & ſombre
» Où mon cœur venoit ſoupirer,
» Où je goûtois avec yvreſſe
» L'amertume de la tendreſſe
» Et la volupté de pleurer !

» Nymphes de ces bois, de ces plaines,
» Oubliez mes jeunes erreurs ;
» Vous, Nayades de ces fontaines,
» Vous, dont je fis couler les pleurs
» Sur les Beautés du voiſinage,
» Pardonnez-moi ! Je fus volage,
» Je maltraitai de tendres cœurs ;
» La Cour avoit gâté mes mœurs ;
» Mais, dans cet heureux coin du monde,
» Loin des intrigues de la Cour,
» Belles Nayades, mon amour
» Devenoit pur comme votre onde ;
» Et je vous dois la volupté

» D'avoir goûté le bien ſuprême
» An ſein de la fidélité
» Dont je ne m'étois pas douté.

» Paſteurs, que je quitte & que j'aime,
» En voyant mon char radieux
» Ouvrir ou finir ſa carrière,
» Songez que j'ai ſur vous les yeux
» Et que votre ami vous éclaire.
» Oui, plus que tous les autres lieux
» Ces lieux ſauront toujours me plaire;
» J'y prodiguerai ma lumière
» Et mes dons les plus précieux;
» J'y ferai germer le génie;
» Des Sages & des demi-Dieux
» La Grèce ſera la Patrie.
» Adieu, mes amis, je vous prie
» De veiller ſur mes pauvres Sœurs.
» Toujours plus jeunes & plus belles,
» L'eſſaim de leurs Adorateurs
» Fourmillera toujours près d'elles.
» Qu'elles eſſuieront de fadeurs,
» De dégoûts, d'ennuis, de froideurs!

» Que je les plains d'être immortelles !...
» Adieu, de l'Empire du jour
» Sur vous je veillerai ſans ceſſe,
» N'oubliez jamais ma tendreſſe,
» Et conſervez-moi votre amour. »

A ces mots, le fils de Latône s'éleva ſur un nuage, & diſparut.

Les Paſteurs, qui avoient goûté les charmes de ſa Société, en ſentirent mieux tout le prix après l'avoir perdue, & leurs regrèts furent encore plus tendres que n'avoit été leur amitié. Bientôt ils adreſſèrent leurs hommages à l'ami qu'ils avoient dans l'Olympe. Ils lui élevèrent des Temples, & s'y raſſemblèrent pour chanter ſes louanges. Apollon n'étoit plus ſur la terre ; mais il étoit dans le cœur de tous ceux qui l'avoient ha-

bitée avec lui. Cette idée eſt douce pour les vrais amis. Ne vous ſeroit elle pas venue quelquefois, Emilie, & même en ce moment,

Exilée au ſein de Paris,
Depuis l'exil de Pomone & de Flore;
Ne ſongeriez-vous pas qu'avec le plus ſoumis,
Le plus tendre de vos amis,
Secrètement vous habitez encore
La retraite où je vous écris ?

LETTRE XVIII.

DE tous les Dieux de l'Antiquité, Apollon eſt peut-être celui dont le culte a été le plus étendu. On appelloit *Pæans*, les Hymnes que l'on chantoit en ſon honneur, parce qu'ils commençoient ordinairement par ces deux mots: **io Pæan.* Ces paroles étoient conſacrées pour rappeller la victoire qu'Apollon avoit remporté ſur le monſtre Pithon. Les témoins de ce terrible combat lui crioient ſans ceſſe : *io Pæan. Allons ! frappe !* ou *lances tes traits* ! Et dans la ſuite, après chaque victoire, ce refrein devint un cri d'allégreſſe. On im-

* Ou Ἰὲ Παιὰν.

moloit ordinairement ſur les Autels d'Apollon un taureau blanc, ou un agneau.

Le Dieu étoit repréſenté ſous la figure d'un jeune homme ſans barbe, les cheveux blonds & flottans, & le front ceint de lauriers. Il tenoit de la main gauche une lyre, & de la droite un arc & des traits. Quelquefois il portoit un bouclier, comme Protecteur des humains; & préſentoit les trois Grâces, qui animent le Génie & les Beaux-Arts. On mettoit un Cygne à ſes pieds. Cet oiſeau lui étoit conſacré, à cauſe de la manière tendre & mélodieuſe dont il chante ſa mort prochaine, comme ſi le terme de l'exiſtence étoit l'époque du bonheur.

Ainſi que lui, belle Emilie,
Quand la fièvre brûloit la fleur de mes beaux jours,
Loin de vous, je chantois d'une voix affoiblie,
Le moment où j'allois épuiſer pour toujours,
La coupe amère de la vie.
Mais quand je vous revis; quand, près des ſombres bords,
Aux charmes de votre préſence,
A vos doux entretiens, à vos tendres accords,
Même aux tourments de votre abſence,
Je comparai le froid ſilence
Et l'éternelle indifférence,
Et le bonheur glacé de l'Empire des morts;
L'Amour ſait avec quels tranſports
Je chantai ma convaleſcence!

Je ne vous parlerai point du nombre infini des Temples d'Apollon, & des fêtes multipliées qu'on célébroit en ſon honneur. Remerciez-moi de vous ſauver ces détails; car vous ſçavez mieux qu'une autre,